

VIRGINIE FERNANDEZ  
Université de Besançon

## La peur dans le roman policier français du XIX<sup>e</sup> siècle : l'angoisse face à la modernité

**ABSTRACT:** In the nineteenth century, Paris was an uncertain place due to several causes. The middle-class felt a threat to a society which was being redefined in an unexpected way and lost its traditional marks. Paris, as a mythical and symbolic city, offers then an ideal framework to the detective novel from its origins, kind of novels that spreads the insinuation of the danger in the city. Emile Gaboriau, father of the French detective novel, plays on the fear and the anxiety towards this changing world. The capital presents a dark and scary atmosphere convenient to the mystery and crime. Thus, the lower class is seen as wild and dangerous; the city which spreads out presents blurred and disturbing borders; finally, the night strengthens the dark face of Paris exciting the fantasies and emphasizing the fears.

**KEY WORDS:** detective novel, Paris, nineteenth century, night, crime, border, popular class

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Paris est un espace incertain dû à plusieurs facteurs : les changements de gouvernements, le rôle prégnant de l'argent, les révolutions sociales, la naissance de la classe ouvrière, le développement de la banlieue, les événements des rues par Haussmann etc. La capitale offre la peinture des spectacles du monde moderne, de l'évolution des mœurs et de la diversité sociale. Pour les écrivains, la ville est un répertoire disponible et inépuisable de motifs à travers lesquels ils s'interrogent sur la modernité. L'incertitude historique et sociale engendre l'inquiétude. Une menace est ressentie envers une société qui se redéfinit de façon inattendue et perd ses repères traditionnels. L'argent et la classe sociale qui le possède dorénavant, la bourgeoisie, établissent de nouvelles règles. Le mythe de la rue se développe alors à travers une déformation poétique de ce qui n'est pas entièrement compris et semble menaçant, non seulement dans la littérature mais aussi dans les textes sociologiques et descriptifs de l'époque. Paris, ville hétérogène aux deux visages, lumineux et obscur, est utilisée comme

décor dès le roman policier des origines. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la marginalité attire de plus en plus les regards bourgeois. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce regard domine. Il stigmatise davantage les groupes sociaux marginaux qu'il les regarde depuis la sécurité d'un intérieur abrité. Le regard bourgeois donne une dimension mythique à l'altérité. La misère, d'abord perçue comme marginale, envahit peu à peu le quotidien. Toute une littérature de la ville obscure se développe à l'époque. Et, entre autres, la littérature populaire joue sur la peur et l'anxiété ressenties face à un monde qui change.

Le roman policier, qui voit le jour en France en 1865 avec *L'Affaire Lerouge* d'Emile Gaboriau, est par définition le roman de la *polis*, c'est-à-dire de la ville. Dès ses origines, il offre à ses lecteurs une intrigue ancrée dans un cadre vraisemblable et très souvent contemporain. Ce type de romans se veut le reflet d'une société, de ses tares et de ses évolutions. Paris, ville mythique et symbolique, offre ce décor idéal à la trame policière qui se charge de diffuser l'insinuation du danger dans la ville. La capitale offre une atmosphère foisonnante et angoissante tout au long des romans de Gaboriau, une atmosphère propice au mystère, au crime, au Mal.

L'incipit de certains romans de Gaboriau présente la description d'espaces parisiens misérables : un hôtel délabré dans *Les Esclaves de Paris*, des terrains vagues dans *Monsieur Lecoq*, les boulevards extérieurs dans *La Vie infernale*, une mansarde dans *La Clique dorée*. Ces milieux noirs déposent au fond de la mémoire du lecteur une menace qui va venir contrarier l'histoire. Le contraste entre ces milieux inquiétants et les milieux luxueux dans lesquels se situe le cœur des intrigues souligne la fragilité d'une société et la menace sourde qui pèse contre elle. Gaboriau imprègne le lecteur d'ambiances, d'odeurs, de tons, de personnages obscurs avant de le faire pénétrer dans un autre Paris qui en est à l'opposé, celui des hôtels particuliers et des grands boulevards, pour en montrer la vulnérabilité et la superficialité. Ce contraste fort marque un déséquilibre, déséquilibre dont le crime frappe la société.

Paris apparaît comme une ville dangereuse et violente, où le péril guette constamment. Cette vision de l'espace urbain comme lieu de danger est moderne. Gaboriau se sert des nouveaux risques qui voient le jour avec la naissance d'un nouveau mode de vie urbain : attaques nocturnes, alcoolisme, entassement des populations défavorisées aux portes de la ville, etc.

Hausmann a souhaité débarrasser la capitale de ses anciens quartiers médiévaux, sombres et puants, et en a délogé les populations. Loin de régler un problème, il n'a fait que le déplacer loin de la vue du Paris de la lumière et du luxe, à l'image de la Chaussée d'Antin. Un Paris brillant, ordonné et un Paris ombreux et désordonné s'affrontent. Tout un monde grouillant et obscur se dissimule et encercle la capitale tel une ceinture rouge comme au Moyen-Âge les villes qui étaient entourées par les forêts, espaces dangereux, propices aux légendes :

[...] s'élança dans les ruelles qui s'enlacent et se croisent entre la manufacture des Gobelins et l'hôpital de Lourcine.

C'est là un quartier étrange, inconnu, à peine soupçonné de la part des Parisiens.

On se croirait à mille lieues du boulevard Montmartre, quand on longe ces rues – il faudrait dire ces chemins – inaccessibles aux voitures, où s'élèvent de loin en loin des masures inhabitables et pourtant habitées, bordées presque partout de murs qui tombent en ruines.

*Les Esclaves de Paris*, Vol. 1 : 259

Deux Paris semblent s'ignorer et se tournent le dos. Qui habite ces masures inhabitables ? Des êtres de l'ombre. Les quartiers extérieurs semblent des terres inexplorées, sauvages, déshumanisées et inaccessibles aux bourgeois. Une aura fantastique et exotique les entoure. Les deux villes vivent à un rythme différent. Le vieux Paris stagne dans la misère. C'est un Paris encore moyenâgeux, ignoré par le progrès : « Elle [la banlieue] apparaît comme la nature du fond des âges, agressive, terrifiante. [...] Aller en banlieue, c'est s'enfoncer dans le gluant, perdre pied, régresser dans la jungle des premiers âges » (MEYER, 1984 : 135). Ainsi, ce quartier des Gobelins, avec la rue Mouffetard, l'une des plus vieilles, s'oppose au Paris haussmannien et ses grandes avenues droites, ouvertes et propres.

La ville offre un espace inquiétant à ses frontières, nouveaux espaces indéfinis à mi-chemin entre ville et campagne. Paris s'étend en dehors des fortifications. Au-delà de cette limite de la ville, une sorte de *no man's land* abandonné fait de terrains vagues et parsemé de champs, de fabriques, de constructions inquiétantes surgit. C'est le constat d'une capitale qui n'est plus circonscrite dans des contours maintenant caduques. Les paysages romanesques urbains présentent une ville insaisissable, tentaculaire, en pleine croissance et toujours bouleversée. L'auteur souligne le problème de l'époque relatif aux frontières de la ville et la crainte d'une bourgeoisie qui redoute l'immensité des agglomérations, à l'image de la Route de la Révolte, route mythique du Paris du crime, réputée pour sa dangerosité :

– Excusez-moi, fit-il, si cela vous était égal, j'irais stationner devant l'octroi... Ici, voyez-vous, j'aurais peur de m'endormir... tandis que là-bas...

– Soit, allez.

Cette seule précaution du cocher devait prouver à M. Fortunat que Chupin ne lui avait pas exagéré la mauvaise réputation de cette partie de Paris.

*La Vie infernale* : 30–31

Cette mauvaise réputation révèle une tradition orale négative autour des fortifications. L'auteur s'appuie sur des images et des idées bien connues concernant les espaces noirs et fait appel à l'imagination de son lecteur. Les lieux choisis font partie d'une actualité inquiétante, de ce « Paris horrible » qui fait vendre. Le

fait que le cocher craigne de s'endormir établit un lien subjectif entre cette route et l'imagination, le rêve ou plutôt le cauchemar. La ville est ainsi l'espace d'une conscience agonisante et d'une décadence morale. Gaboriau, tout comme ses contemporains, est angoissé face aux changements brusques de la société. C'est un tableau noir, gothique :

Et, dans le fait, rien de moins rassurant que l'aspect de cette large route, déserte à cette heure, par cette nuit noire, avec le temps qu'il faisait. La pluie avait cessé, mais la bourrasque redoublait de violence, tordant les arbres, arrachant les ardoises des toits, secouant si furieusement les réverbères que le gaz s'éteignait. On ne voyait pas où poser le pied, et il y avait de la boue jusqu'à la cheville. Et personne, pas une âme... À peine une voiture de loin en loin, qui passait au galop.

*La Vie infernale* : 30-31

Le déchaînement des éléments naturels révèle un espace sauvage. La vision de loin en loin souligne un éloignement de la ville. Nous sommes à la fois proches et distants de Paris. La route s'éloigne de plus en plus de la civilisation, semble se perdre, pénétrer dans un espace indompté. Paris est une jungle civilisée mais hors des fortifications la jungle redevient vierge. La nuit renforce la face sombre de la ville en excitant les fantasmes et en favorisant les peurs. Elle entremêle mystère et péril. De nuit, ces parages-frontières entre la capitale et la banlieue présentent un décor propice à la mise en place de la ville dangereuse et criminelle des bas-fonds. Ces zones qui semblent à l'abandon sont le lieu de vie des plus misérables. Gaboriau y situe des populations nocturnes louches, rôdeurs, alcooliques et autres vagabonds, toute une tourbe sociale menaçante : « – J'entends, répondit-il, quelqu'un de ces mauvais gars comme il en rôde toutes les nuits sur les boulevards extérieurs, et qui se battent entre eux comme des loups enragés [...] » (*La Dégringolade*, Vol. 1 : 3). Ces sauvages, apaches ou autres barbares, ainsi nommés dans la littérature et la presse de l'époque, sont re-foulés loin des classes aisées, dans les quartiers pauvres des villes haussmannisées. Le sentiment douloureux de frustration de la classe populaire se transforme en antagonisme et un abîme se creuse entre le bourgeois et le misérable perçu désormais comme une menace : « [...] ces malfaisants gredins qu'on rencontre le jour dans les estaminets borgnes de l'ancienne banlieue, autour des billards crasseux, et le soir à la porte des théâtres et des bals publics » (*Les Esclaves de Paris*, Vol. 2 : 313).

Paris est une force active qui abrite un foisonnement obscur. Le lecteur perçoit un grouillement anonyme, une ombre : « [...] mille métiers inconnus qui s'agitent et intriguent dans les bas-fonds de la civilisation parisienne » (*La Vie infernale* : 437). Le cadre présente une énergie qui se profile sous la surface et qui fait peur. Tout un monde émerge des bas-fonds urbains. Ces égouts de la ville préoccupent et l'image de Paris-gouffre, mise en place par Rousseau,

résonne. Une poésie mystérieuse et suspecte se dégage des zones d'ombre. Les lumières floues et tremblantes des réverbères au gaz, le brouillard blanchâtre et nauséabond des rues, les nuages gris qui recouvrent le ciel, la boue poisseuse des trottoirs et la couleur noire qui prédomine sont la représentation d'un espace social incertain et opaque. Ainsi, dans leur *Journal*, les Goncourt écrivent en 1867 : « tout devient noir en ce siècle » (HAMON, 2001 : 175).

La narration du Paris de l'ombre qui se dresse dans les recoins de la ville est à la charge du roman policier qui vise à cristalliser les peurs bourgeoises diffuses présentes dans la société.

La capitale attire, séduit et corrompt car elle attise les tentations et crée des besoins et des désirs inassouvibles. La classe défavorisée, impressionnable et instable, est potentiellement dangereuse car constamment excitée par la ville. Elle est soumise à un flot continu de séductions qui, pour lui être la plupart du temps inaccessible, la pervertit et la pousse vers l'illégalité. Ainsi, le gamin de Paris est peint comme l'archétype de la corruption parisienne et est la figure emblématique de l'influence néfaste de la ville sur l'homme à l'instar de Toto Chupin, personnage récurrent chez Gaboriau : « D'un peu loin, avec sa taille exiguë et sa face imberbe, il ressemblait à ces odieux gamins de Paris, qui sont comme l'essence même de toutes les corruptions, dont l'imagination est plus souillée que le ruisseau où ils cherchent les sous perdus entre les pavés » (*Le Crime d'Orcival* : 145). Au coin des rues, semblent jaillir des pavés boueux les gamins, force imprévisible, instable et avide, qui symbolisent et concrétisent la peur bourgeoise du peuple et de son possible soulèvement.

Le boulevard est, sous le Second Empire, un espace aliéné par les bourgeois et où s'étale leur réussite. Mais, la nuit, une autre classe sociale se l'approprié. La description nocturne concrétise toute une série de peurs et d'angoisses bourgeoises liées à la nuit et aux bas-fonds. Le crime est un thème favori à l'époque et la rue en est synonyme. Des zones d'ombres apparaissent qui logent les interdits et sont des réservoirs à sensations fortes. L'imagination et la peur sont stimulées par la présence de l'obscurité. Toute une culture du crime, toute une écriture criminelle existent autour de la capitale. La littérature, le journalisme, l'oralité alimentent le mythe autour du Paris nocturne criminel :

En un moment Mme Férailleur s'énuméra tous les dangers de Paris la nuit. Toutes les histoires qu'elle avait lues, d'hommes attirés dans des pièges, poignardés au détour de quelque rue déserte, jetés à la Seine en traversant un pont, se représentèrent à sa mémoire.

*La Vie infernale* : 84

L'auteur puise dans le fond des peurs traditionnelles liées à la nuit comme refuge des activités malhonnêtes et délictueuses. Il n'est pas bon pour les honnêtes gens de s'attarder sur les boulevards extérieurs et à la barrière passée une certaine heure. À la nuit tombée, le bourgeois s'endort dans son intérieur et la

partie lumineuse de la ville semble s'éteindre. Mais à l'extérieur, une activité mystérieuse et noire se réveille. Un Paris fantastique émane alors.

Alors que les craintes sont, de jour, endormies, maîtrisées, dépassées par le rythme effréné de la consommation bourgeoise, elles renaissent la nuit, espace-temps de la classe populaire criminelle qui présente un état chaotique dans le sens mythique d'état primordial vague et vide, recouvert par les ténèbres : « La nuit était noire, le quai désert. Personne, pas un bruit, rien. Le brouillard épais et puant étouffait jusqu'aux joyeuses rumeurs de la barrière voisine » (*La Vie infernale* : 431). La noirceur, le silence et le vide du Paris nocturne s'intensifient dans les espaces de la périphérie. Ainsi dans le quartier populaire de la Villette, l'entassement, le bruit et l'agitation qui marquent la journée s'évanouissent à la nuit venue et la zone, semblant alors à mille lieues de Paris, réveille les angoisses :

Dans le jour, pas de quartier plus vivant et plus bruyant que ce quai, où se concentre l'immense mouvement du port de la Villette... Rien de plus lugubre le soir, quand les chantiers sont fermés, quand les rares becs de gaz ajoutent à l'horreur des ténèbres, lorsqu'il n'y a, pour rompre le silence, que le clapotement de l'eau troublée par quelque marinier écopant son bateau...

*La Vie infernale* : 430

La nuit est toujours énigmatique, contrepartie d'un jour léger, trompeur et superficiel. Elle est profonde, intense et mystérieuse. Indomptée, elle laisse libre cours à la fantaisie, aux sensations, à l'anarchie alors que le jour semble plus humanisé, réglé, normalisé, rationnalisé. Les peurs liées à la nuit prennent forme à travers les différents événements inquiétants que l'auteur situe de nuit : dans *Le Dossier n-113* une agression en banlieue : « [...] Raoul, en rentrant chez lui, au Vésinet, à pied, après minuit, fut assailli, au détour du petit chemin de la gare, par trois individus qui voulaient absolument disaient-ils, voir l'heure à sa montre » (407) et l'attaque d'un policier en plein Paris : « Si vous n'êtes pas bien convaincu, examinez cette cicatrice toute fraîche. Ne connaissiez-vous pas le maladroit qui, une belle nuit que je passais rue Bourdaloue, est tombé sur moi, un couteau ouvert à la main ? » (417) ; dans *La Dégringolade* une agression sur les boulevards extérieurs : « La demie de une heure sonnait, et Justus venait de bourrer son éternelle pipe et de remplir les bocks, quand tout à coup un cri terrible retentit au dehors. [...] – Au secours !... A moi ! » (Vol. 1 : 3–4) et une exhumation dans un cimetière ; dans *Monsieur Lecoq* un crime dans un cabaret mal famé de barrière et une filature dans les bas-fonds :

La poursuite présentait d'horribles difficultés. La nuit était venue, et en même temps s'était élevé ce léger brouillard qui suit invariablement les premières belles journées du printemps. Le gaz des réverbères brûlait rouge dans la brume sans projeter de lueurs.

*Monsieur Lecoq* : 404

De même, la peur d'une révolte populaire se cristallise de nuit. C'est à la tombée du jour que les incendies de la Commune s'embrasent dans *L'Argent des autres* ou que les émeutes contre le gouvernement de Napoléon III s'accroissent dans *La Dégringolade* :

La nuit tombait. [...]

Et cependant deux cent mille hommes, au moins, de tout âge, de toute condition, en colonne serrée, interminable, remontaient lentement vers l'arc de l'Étoile, chantant à pleine voix des chants révolutionnaires et poussant des clameurs formidables comme les rugissements d'une fournaise.

Vol. 2 : 278–279

Les angoisses et les fantasmes se déchaînent de nuit à l'image du temps qui s'abat sur le boulevard de Clichy :

Le temps, après avoir menacé toute la journée, était devenu affreux. C'était une véritable tempête qui s'abattait sur Paris, pliant comme des roseaux les jeunes arbres du boulevard, tordant les tuyaux de cheminées, faisant voler au loin les ardoises des toits.

Vol. 1 : 21

Alors que le Paris bourgeois, commerçant, est allé s'enfermer chez lui, la ville, obscure et indomptée, se réveille. Les éléments naturels se déchaînent, le décor se morcèle, les lignes droites des boulevards se déforment. Le cadre acquiert une certaine magie criminelle : « Cet univers social est d'autant plus tourmenté que le crime y est à la fois omniprésent et insaisissable » (KALIFA, 1994 : 140).

Dans ce tableau, un seul personnage apparaît, le sergent de ville, représentant de l'ordre bourgeois, mais dont la présence se dissimule : « Il ne passait plus un chat sur le boulevard de Clichy, et c'est à peine si de loin en loin on apercevait un sergent de ville s'abritant sous quelque porte cochère » (*La Dégringolade*, Vol. 1 : 21). La présence sécuritaire est faible dans ces zones qui résistent à la police et à l'ordre. En situant les dangers de Paris la nuit, Gaboriau exprime la peur du dérèglement et de la perte de contrôle d'une société basée sur l'ordre. Le problème sécuritaire est fondamental dans une civilisation qui se modernise et qui s'accroît. La société bourgeoise est obsédée par la sécurité, garante de l'intimité, de la propriété privée et du confort. Dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, on va jusqu'à parler de « psychose sécuritaire » (KALIFA, 1994 : 137).

La nuit et notamment la nuit à la périphérie de la ville est un retour à un temps archaïque. Elle est un éternel renvoi au néant et à la mort tandis que le jour est une constante renaissance de la ville. Mais, en ce siècle consommateur et matérialiste, cette renaissance est toujours pleine de corruptions, de

vices et de désirs, et la nuit est donc une éternelle chute de la ville. Le prologue de *La Dégringolade* peint une atmosphère angoissante de nuit noire où la vision est affectée : « La nuit était noire à ce point que, le bras étendu, on ne voyait pas sa main... Du sol, détrempe par les pluies des jours précédents, un brouillard épais et nauséabond montait, où se noyaient les lueurs du gaz » (*La Dégringolade*, Vol. 1 : 4–5). Le décor se liquéfie, le sol devient instable. L'eau boueuse infecte ce cadre de marais fétide dans lequel le brouillard s'alourdit et noie la faible lumière existante. L'atmosphère de la capitale est empuantie par les tanneries, les lieux d'équarrissage et les usines. Le brouillard symbolise la respiration de la ville, sa transpiration, sa déjection. L'atmosphère pesante et l'obscurité profonde évoquent un monde souterrain de ténèbres liquides. En ville, les lumières blafardes, les couleurs sales, les odeurs nauséabondes et l'humidité poisseuse rappellent une fosse. La boue mène à l'enlèvement, à la noyade donc à la mort. Les immondices et la criminalité sont deux aspects d'une même déjection urbaine. La capitale offre un spectacle ininterrompu de la mort : « [...] une de ces lugubres civières recouvertes de rideaux de coutil rayé, comme on n'en rencontre que trop souvent dans les rues de Paris » (*Les Esclaves de Paris*, Vol. 2 : 336).

Dans le roman policier du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville, à travers les bas-fonds, la nuit, le crime, les suicides, les exécutions, les prisons, la Morgue, les cimetières, est un espace d'agonie. Le crime et la mort, laideurs urbaines, sont les produits de la société nouvelle. L'omniprésence de la mort manifeste à son tour l'inquiétude et la sourde menace qui pèse sur la capitale. L'avenir incertain préoccupe. La question : Que deviendra Paris dans un avenir lointain ?, résonne au cours des années contemporaines de l'haussmannisation. Le mythe de la destruction d'une capitale trop corrompue n'est qu'un fantôme qui vient s'ajouter aux peurs primaires de l'inconnu et du néant qui guettent le bourgeois.

## Bibliographie

- GABORIAU Emile, 1869 : *Monsieur Lecoq*, [www.ebooksgratuits.com](http://www.ebooksgratuits.com).  
 GABORIAU Emile, 1974 : *Le Dossier n°113*. Neuilly-sur-Seine : Saint-Clair.  
 GABORIAU Emile, 2005 : *Le Crime d'Orcival*. Paris : Le Masque.  
 GABORIAU Emile, 2006 : *Les Esclaves de Paris*. Houilles : Manucius.  
 GABORIAU Emile, 2006 : *La Dégringolade*. Adamant Media Corporation.  
 GABORIAU Emile, 2010 : *La Vie infernale*. Pascal Galodé.  
 HAMON Philippe, 2001 : *Imageries : littérature et image au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : José Corti.  
 KALIFA Dominique, 1994 : « Insécurité et opinion publique au début du XX<sup>ème</sup> siècle ». *Cahiers de la sécurité intérieure*, n° 17, 65–76.  
 LAVERGNE Elsa de, 2009 : *La naissance du roman policier français du Second Empire à la Première Guerre mondiale*. Paris : Garnier.



- MEYER Alain, 1984 : « L'espace parisien littéraire en crise. Le centre et la périphérie de Paris : leurs représentations littéraires de 1926 à 1932 ». In : Marie-Claire BANCQUART, éd. : *La ville. Histoires et mythes*. Paris : Presses Universitaires de Paris-Nanterre.
- RIEGER Dietmar, 1988 : « Ce qu'on voit dans les rues de Paris : marginalités sociales et regards bourgeois ». *Romantisme*, n° 59.

## Note bio-bibliographique

Docteure en Langue et Littérature françaises, Virginie Fernandez effectue des recherches sur le roman populaire français du XIX<sup>e</sup> siècle et en particulier sur le roman policier. Elle est d'ailleurs spécialiste de l'œuvre d'Émile Gaboriau, inventeur du genre, mais s'intéresse également à d'autres écrivains : Paul Féval, Gustave Aimard ou Henry Cauvain. Elle fait partie de deux groupes de recherche, le premier est ANESNAF (Analyse de l'Espace dans la Narrative Française et Francophone) des Universités espagnoles de Madrid (UNED) et de Saragosse, consacré d'une part à l'analyse de l'espace littéraire et notamment au topos du *locus horribilis*, d'autre part au plurilinguisme dans les textes narratifs ; le second est l'unité de recherche EA 4661 ELLIADD (Edition, Littératures, Langages, Informatique, Arts, Didactique, Discours), pôle Arts et Littérature de l'Université française de Franche-Comté. Depuis peu, elle se consacre également au roman noir francophone contemporain.